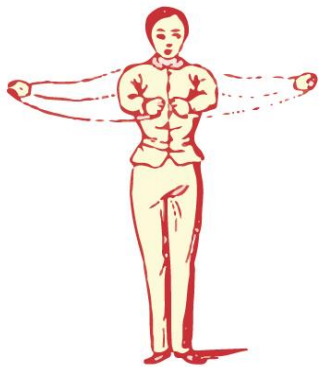




Charlotte Salomon, « *Vie ? Ou Théâtre ?* »

Michèle Fallara

Charlotte Salomon, née en 1917, fut la dernière étudiante juive des Beaux-arts de Berlin.

Fin 1938, elle a vingt et un ans. Sa famille décide de lui faire quitter l'Allemagne. Elle rejoint alors ses grands-parents, réfugiés dans la région de Nice, depuis déjà plusieurs années.

En 1940, sa grand-mère maternelle se défenestre sous ses yeux. Son grand-père avait révélé peu de temps auparavant à la jeune femme un secret familial : elle est la dernière d'une lignée maternelle dont tous les membres, depuis trois générations, se suicident. Elle apprend ainsi que sa mère qu'elle croyait morte d'une grippe en 1926, lorsqu'elle même avait neuf ans, s'était-elle aussi jetée dans le vide, ou encore qu'elle doit son prénom à la sœur de sa mère, morte noyée avant sa naissance, en 1913.

Charlotte Salomon, isolée, fait face à la guerre et à un ébranlement psychique. À cela, elle décide d'apporter une réponse en mettant en scène son histoire. En moins de deux ans, elle peint 1300 gouaches et en retient 781 qui forment le roman de sa vie, sa grande œuvre : *Vie ? Ou Théâtre ?*

À la fin du mois de septembre 1943, elle est arrêtée avec l'homme qu'elle vient d'épouser. Ils sont déportés à Auschwitz et Charlotte, alors enceinte de cinq mois, est tuée à son arrivée. Son mari décède quelques mois plus tard.

Mais les gouaches de *Vie ? Ou Théâtre ?* sont sauvegardées. L'ensemble sera remis à son père et sa belle-mère qui s'étaient réfugiés aux Pays-Bas.

En 1971, ils décident de confier ces peintures au Jewish Historical Museum d'Amsterdam. C'est à ce musée que l'on doit la préservation de cette œuvre inclassable.

Comment est conçue cette œuvre ?

Cette œuvre, réalisée à partir des trois couleurs primaires, est composée de gouaches sur lesquelles se juxtaposent des calques où sont calligraphiés un récit, des dialogues et des annotations musicales. L'ensemble se lit comme un roman graphique.

En préambule, elle présente les personnages et, écrit-elle, l'action se passe entre 1913 et 1940 en Allemagne, puis à Nice. Elle décrit le processus de création qui l'habite : quand elle peint, lui vient alors à l'esprit une mélodie qu'elle fredonne et qui correspond à ce qu'elle peint et au texte qu'elle compose. Image, écriture et voix forment l'œuvre. Plus que l'image, c'est son écriture qui retient l'attention, mélodie et peinture semblant plutôt supporter la chaîne signifiante. Mélodie et peinture, qui dans leur mode répétitif, voire, pour certaines gouaches, répétition à l'infini d'un motif, semblent exprimer une jouissance auto-érotique qui ne trouve son point d'arrêt que quand « la feuille est achevée ».

Vie ? Ou théâtre ? *Traitement pour Charlotte* ?

Ce roman graphique est composé d'un prologue, d'une partie principale et d'un épilogue. Des actes, à la manière d'une pièce de théâtre, en ponctuent chaque partie. Une suite logique s'installe au fur et à mesure de la lecture, logique d'un temps chronologique où se dégagent des éléments de sa vie qui font sa vérité. Gouaches et calques évoquent la constellation familiale qui préside à sa naissance, puis son enfance, son adolescence et sa vie de jeune adulte. Se dessine son rapport à l'Autre. Charlotte raconte ce qui lui vient à l'esprit, comme on le fait en analyse, et de cette parole émergent des bouts de réel : réel des suicides dans sa famille maternelle et réel de la guerre. D'emblée l'œuvre s'ouvre sur un réel : « 1913, un jour de novembre, Charlotte Knarre quitte la maison de ses parents et se jette à l'eau. »¹, écrit-elle. Elle porte une marque de ce réel, elle est « la nouvelle Charlotte ». Son personnage s'exprime à la troisième personne du singulier, et l'absence d'un « je », d'un moi, renforce l'effet de réalité ou fiction ? Vie ou théâtre ? Mais qu'importe, ne dit-on pas que la vérité est menteuse ? L'une des singularités de cette œuvre est que ce n'est pas une œuvre artistique où l'esthétique prime. Charlotte Salomon écrit, en ouverture de son travail, que ce qui l'intéresse est « de pénétrer au plus profond de l'âme ». David Foerks, dans son roman, écrit que c'est son médecin, qui, devant son état mental vacillant, lui intime l'ordre de peindre, de créer. C'est à lui, en 1943, qu'elle s'adressera pour sauvegarder l'œuvre qui représente toute sa vie. Comme elle l'écrit, « elle resta seule avec ce qu'elle avait vécu et son pinceau ». Les gouaches qui se succèdent alors ne forment qu'un unique texte qui concerne le choix devant lequel elle se trouve « celui de mettre fin à ses jours ou bien entreprendre quelque chose de fou et singulier » et elle bâtit sa théorie « il faut d'abord être entré en soi – dans sa propre enfance – pour pouvoir sortir de soi [...] il était possible de ressusciter, et l'on devrait même, pour aimer plus encore la vie, être mort une fois » et, poursuit-elle, « il lui fallait pour quelques temps disparaître de la surface humaine, afin de recréer des profondeurs de son être son propre univers ».

Vie ? Ou Théâtre ? *Sinthome pour Charlotte* ?

Charlotte s'extrait d'un lien social pour créer. Elle situe ainsi son œuvre dans le temps : « entre ciel et terre, hors de notre temps », temps où elle s'extrait du réel pour plonger dans l'imaginaire, afin de renouer avec le symbolique. Les trois parties de l'œuvre indiquent aussi cet axe du temps et ce qu'elle essaie de mettre à jour dans ce processus créatif. Elle dit à ce propos « il m'a fallu une année pour découvrir l'importance que pouvait revêtir ce travail singulier ». En effet c'est cet énoncé « *une vie aussi sombre ne pouvait être supportable* » qui la met devant l'urgence de faire ce « quelque chose de singulier et de fou » qui deviendra *Vie ? Ou Théâtre ?*

Cette œuvre permet un capitonnage pour Charlotte, car c'est en écrivant et en peignant ce qui la constitue qu'elle peut mettre un point d'arrêt à un processus qui se répétait, le suicide.

¹ Charlotte Salomon, *Vie ? Ou Théâtre ?*, Éditions Le Tripode, 2015, p. 17.

La rencontre avec Amadeus et ses théories, que ce soit réalité ou fiction, sont des appuis qui lui permettent de se redéfinir. C'est ainsi qu'elle écrira dans une lettre adressée à Amadeus en février 1943 : « Tu as si bien aiguillonné mon ambition que j'ai décidé de devenir, [...] quelqu'un de grand, une grande artiste. [...] j'ai commencé après ce que j'avais vécu à la mort de ma grand-mère. La volonté ne suffit pas, si la vie est absente. Il est vrai, qu'auparavant déjà, je ne quittais pas ma planche à dessin et me fâchais dès que l'on me dérangeait. Mais il manquait l'essentiel. Il manquait mon « moi », ma vie. L'immense satisfaction qui fait un véritable artiste n'était pas là. »²

Le signifiant qui l'installe dans l'existence, c'est être « une grande artiste », pour reprendre son énoncé, et c'est une nomination qui la stabilise en tant que sujet. Mais n'était-ce pas déjà inscrit, car en ouverture de l'épilogue, sa grand-mère lui adresse cette question « n'es-tu venue au monde que pour dessiner ? » C'est aussi le dessin qui serait point de capiton, agrafe entre le réel de la guerre et la position d'objet déchet qu'elle peut ressentir au travers du discours nazi lorsqu'elle décide d'apprendre le dessin.

Elle écrit cette lettre en parlant d'elle à la première personne. Elle est sujet. Elle n'est plus un des personnages de *Vie ? Ou Théâtre ?* Elle s'adresse à un autre. Ce qui lui donne le sentiment d'avoir un moi, c'est son œuvre. « L'immense satisfaction qui fait un véritable artiste » qui manquait ne manque plus et marque, à mon sens, un éprouvé, un événement de corps qui marque la jouissance ou *jouis-sens*. Ici c'est, me semble-t-il, le symbolique qui l'emporte, c'est le travail de nomination qui circonscrit la jouissance.

Vie ? Ou Théâtre ? permet à Charlotte Salomon de tenir face au réel. Se sentir pleinement artiste est ce point de capiton qui la stabilise et lui donne un sentiment d'être en vie, d'un plus de vie.

Charlotte évoque, en préambule, la part de mystère que doit conserver son œuvre. Elle aussi le restera pour nous de par son décès prématuré.

² *Ibid.*, p. 801.